

Notice NÉCROLOGIQUE

SUR

FRANÇOIS-NARCISSE GIRARD,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

PAR M. BOULEY JEUNE,

VÉTÉRINAIRE A PARIS, MEMBRE-ADJOINT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE GUEFFIER,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 31.

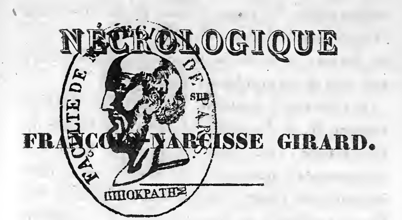
1825.

NOTICE

NÉCROLOGIQUE

SUR

FRANÇOIS-NARCISSE GIRARD.



Un coup aussi funeste qu'inattendu a frappé la Médecine Vétérinaire! La mort vient de lui ravir un de ses plus fermes appuis, une de ses plus chères espérances! M. Girard fils, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole royale Vétérinaire d'Alfort, Inspecteur-vétérinaire, Membre de l'Académie Royale de médecine, et Rédacteur principal du Recueil de Médecine vétérinaire, est mort, le 22 octobre dernier, à l'âge de vingt-neuf ans.

La science ne pouvait éprouver une perte plus douloureuse; jamais elle ne s'en consolera.

François-Narcisse Girard était né à Paris, le 29 mars 1796. Dès son enfance, son père, alors professeur d'anatomie à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, ne négligea rien pour lui procurer une édu-

cation solide. Le jeune Girard fit ses premières études aux colléges d'Orléans et de Versailles, et dès lors, il se distingua par son application, son zèle et ses nombreux succès.

Il était sur le point de terminer ses études, lorsque *M. de Fontanes*, alors Grand-Maître de l'Université, vint visiter le collége de Versailles et demanda à interroger un des élèves les plus instruits; le choix des professeurs tomba sur Girard; celui-ci ne trompa point la confiance que l'on avait en lui; il traduisit des fragmens de plusieurs auteurs avec autant d'exactitude que d'élégance, et répondit avec tant d'aplomb et de justesse à toutes les questions qui lui furent adressées, que *M. de Fontanes* lui en témoigna sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs: *Persévérez, jeune homme*, lui dit-il; *vous avez de rares dispositions, cultivez-les et je vous prédis d'honorables succès, quelque carrière que vous parcouriez.*

Ces paroles du Grand-Maître restèrent toujours gravées dans la mémoire de l'élève; il se plaisait quelquefois à les rapporter, et comptait au nombre des plus beaux jours de sa vie celui où il avait eu le bonheur de les entendre.

La prédiction de *M. de Fontanes* s'accomplit bientôt; Girard, à peine âgé de quinze ans et

demi, quitta Versailles, et entra, au mois de mars 1812, à l'Ecole d'Alfort, où de nouveaux triomphes l'attendaient; là, comme au collége, il se distingua constamment, occupa les premières places et remporta les premiers prix. Il sut par sa franchise, par l'aménité de son caractère, et par d'autres excellentes qualités, mériter l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses condisciples, qui tous se plaisaient à lui rendre justice et applaudissaient à ses succès. Au mois de novembre 1814, Girard obtint le diplôme de maréchal-vétérinaire, et au mois de mai 1816 celui de médecin-vétérinaire.

Avide d'instruction, et jaloux d'acquérir de nouvelles connaissances, Girard quitta l'Ecole d'Alfort, et vint à Paris se livrer à d'autres études médicales; il suivit pendant deux ans les cours des plus savans professeurs de la capitale. Bientôt il sentit la nécessité et les avantages d'établir une étroite liaison entre la médecine de l'homme et celle des animaux, et dès cet instant, il résolut de continuer ses études et d'obtenir un jour le titre de docteur : déjà il se disposait à subir ses premiers examens, lorsqu'au mois d'octobre 1818, S. Exc. le ministre de la guerre le nomma inspecteur-vété-

ripaire, et l'attacha, en cette qualité, au dépôt général des remontes à Caen (1).

Cette mission fournit à Girard l'occasion d'acquérir des connaissances pratiques qu'il n'avait pas encore; il se livra avec zèle à l'étude de l'extérieur du cheval, et parvint en peu de temps, sous ce rapport, à un degré de supériorité marqué; il profita aussi de son séjour en Normandie, pour visiter les diverses parties de cette province et le haras du Pin. Il fit, sur l'éducation du cheval normand, une foule de recherches et des observations judicieuses, consignées dans un excellent Mémoire qu'il se proposait de publier.

Au mois de janvier 1819, Girard, tourmenté par le désir de s'instruire, sollicita et obtint du ministre de la guerre l'autorisation de revenir à Paris. Il se livra de nouveau à l'étude de la médecine humaine, et travailla sans relâche au projet qu'il avait conçu de se faire recevoir docteur; au mois de novembre suivant, il concourut pour *l'externat*, et fut attaché à l'un des

(1) Le ministre de la guerre avait toujours conservé le titre d'inspecteur-vétérinaire à M. Girard, et, à partir du 1er janvier 1826, il devait être mis en activité.

hôpitaux de la capitale, où il suivit pendant un an la clinique de M. le professeur Dupuytren. Il se préparait à concourir pour *l'internat*, lorsque la chaire d'anatomie et de physiologie à l'Ecole royale vétérinaire d'Alfort devint vacante; et dès-lors tous ses projets furent changés.

Cette chaire aurait dû lui être offerte; il la méritait à tous égards et pouvait même la considérer en quelque sorte comme son héritage, puisque son père l'avait remplie avec distinction pendant vingt-quatre ans; mais l'autorité en décida autrement, et la place fut mise au concours.

Plusieurs sujets distingués se présentèrent et se disposaient à disputer la palme, lorsque Girard parut; tous alors, bien pénétrés de sa supériorité, se retirèrent, et aucun d'eux ne voulut courir la chance d'une lutte qu'il jugeait inégale; il resta seul, son concours fut brillant; pendant un examen long et pénible, Girard excita plus d'une fois l'étonnement de ses juges par l'étendue et la variété de ses connaissances, et se fit surtout remarquer par une élocution simple, agréable et facile; enfin, sur la présentation unanime du jury, Girard fut nommé professeur, par décision de Son Excellence le ministre de l'intérieur, en date du 6 juin 1821.

Lors de son installation, les professeurs Chaussier et Béclard, qui avaient été ses examinateurs, lui adressèrent les plus grands éloges, et félicitèrent l'Ecole d'Alfort de posséder dans son sein un jeune homme d'un mérite aussi distingué et d'une aussi grande espérance.

La science vétérinaire prit alors un nouvel essor; Girard enrichit l'école d'Alfort des connaissances qu'il avait puisées à Paris, et en fit les plus justes applications à la médecine vétérinaire. L'anatomie de tous les quadrupèdes domestiques fut démontrée avec plus de soin, et la physiologie professée avec plus d'extension.

Quelque temps après, Girard fit sentir à ses élèves l'importance de l'anatomie des tissus et les avantages que présente son étude dans la connaissance et le traitement des maladies; et quoiqu'il n'y fût pas astreint, il s'imposa l'obligation de démontrer l'anatomie générale, et sacrifia les loisirs que lui laissait sa chaire, à cette noble entreprise. A compter de ce moment, les découvertes de Bichat ne furent plus ignorées des élèves de l'Ecole d'Alfort, et la médecine vétérinaire eut son Béclard.

Ce cours était suivi avec empressement par tous les élèves; des étrangers même, attirés

par la réputation du jeune professeur, et guidés par le plaisir de l'entendre, assistaient à ses leçons et augmentaient le nombre de ses auditeurs.

Girard ne tarda pas à se faire connaître par ses écrits. En 1823, il publia dans les Archives Médicales, *un Mémoire sur les aponévroses abdominales*, et fit une analyse du *Traité de la Clavelée*, de M. Hurtrel-d'Arboval. Dans la même année, l'Académie royale de médecine le reçut dans son sein; sensible à cet honneur, qu'il méritait sous tous les rapports, il s'en rendit plus digne encore par ses travaux ultérieurs.

En 1824, Girard fut chargé de la rédaction du Journal de médecine vétérinaire, qui depuis un an était annexé à la *Nouvelle Bibliothèque médicale.* A partir de cette époque, ce journal prit un nouveau degré d'intérêt; son utilité et ses avantages furent appréciés par la plupart des vétérinaires, qui témoignèrent leur confiance au nouveau rédacteur, en lui adressant les matériaux qu'ils possédaient, et en peu de temps un nombre considérable d'abonnés vint attester le mérite de cette entreprise.

Girard inséra dans ce journal une foule d'articles remarquables, parmi lesquels nous citerons : 1°. *Un Mémoire sur les moyens de*

reconnaître l'âge dans le cheval; 2°. *un rapport sur la fluxion périodique;* 3°. *des Considérations générales sur les fièvres dites essentielles dans les animaux domestiques.* Il analysa aussi divers ouvrages, entr'autres celui de M. Percivall, ayant pour titre *Leçons élémentaires sur l'art vétérinaire.* Enfin, en 1825, il donna une Notice sur la vie et les ouvrages de *Flandrin* (1).

Sa qualité de collaborateur du Bulletin universel des Sciences, publié par M. le baron de Férussac, lui donna l'occasion de faire diverses analyses d'ouvrages français et étrangers, qui furent insérées dans les Bulletins des sciences médicales et agricoles.

Toutes les productions sorties de la plume de Girard présentent des vues neuves et sages, et se font remarquer par leur précision et leur clarté.

Ce jeune et savant professeur, qui sans

(1) Depuis sa nomination à la place de professeur, M. Girard remplissait les fonctions de secrétaire du jury, et, en cette qualité, il prononçait presque tous les ans, lors de la distribution des prix, un discours que l'on écoutait avec un vif intérêt, et qu'on lisait toujours avec plaisir.

La Notice sur Flandrin avait été lue à Alfort, dans la séance du 29 octobre 1824.

cesse s'occupait des progrès de la science, méditait depuis long-temps plusieurs ouvrages qui manquent à l'enseignement vétérinaire; il se proposait de publier prochainement une physiologie vétérinaire et un traité élémentaire d'anatomie générale; déjà tous ses matériaux étaient prêts, et nul doute qu'avant peu il n'eût mis à exécution les projets qu'il avait conçus, puisqu'il en avait le pouvoir et la volonté.

Au printemps de 1823, Girard, dont la santé commençait à s'altérer, partit, sur l'avis de médecins recommandables, pour le midi de la France, et profita encore de cette occasion pour recueillir quelques observations sur la médecine des bêtes à cornes. Ce voyage ne produisit pas l'effet qu'on en attendait, et deux mois après son départ, Girard revint à Paris sans avoir éprouvé d'amélioration remarquable dans son état. Peu de temps après son retour, sa maladie fit des progrès sensibles et commença à donner à ses amis les plus vives inquiétudes; on remarquait avec douleur l'altération de ses traits et les changemens qu'éprouvait son caractère; sa gaîté naturelle avait fait place à la plus sombre mélancolie: souvent il s'abandonnait aux plus tristes

réflexions, et quelquefois même semblait prévoir sa fin prochaine; cependant il n'ajoutait pas foi à ces pressentimens sinistres, et se livrait encore à une douce espérance, puisque ce fut à cette époque qu'il résolut de se marier.

Quelques mois après, Girard fut reçu dans la maison d'un littérateur distingué, et le 9 février dernier, il unit sa malheureuse destinée à celle d'une jeune personne, qui, par ses aimables qualités, aurait embelli son existence, s'il lui eût été permis de la prolonger plus long-temps. Pendant les courts instans qu'il passa dans sa nouvelle famille, il en fit le charme et le bonheur par la douceur de son caractère et l'amabilité de son esprit.

Son goût pour la médecine de l'homme ne l'avait point abandonné; il consacrait ses veilles à l'étude de cette science, et le titre de médecin faisait toute son ambition. Il avait déja subi plusieurs examens, et se préparait à soutenir sa thèse, lorsqu'il devint victime de son zèle et de son amour pour la science.

Le 19 septembre dernier, étant à l'école d'Alfort, où ses devoirs de professeur l'avaient appelé, on vint lui annoncer la maladie d'un élève, et, en l'absence du médecin, réclamer

ses conseils. Girard s'empressa de lui donner des soins, et ne vit rien d'inquiétant dans l'état du malade. Quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis sa première visite, lorsqu'on accourut le chercher de nouveau, et le prévenir que l'élève expirait. Une mort aussi prompte et aussi inattendue lui parut extraordinaire ; il voulut en connaître la cause, et le lendemain il vint faire l'autopsie de ce malheureux jeune homme, et puisa dans son sein le germe de la maladie qui bientôt devait l'enlever lui-même.

En pratiquant l'ouverture, il s'était fait à la main gauche une piqûre, qu'il négligea de cautériser. Trente-six heures après, il ressentit, à l'endroit de sa blessure, une légère douleur qui bientôt s'étendit au bras. Il fut alors frappé de terreur, calcula à l'instant même les conséquences que pouvait avoir cet accident, en apprécia les effets et jugea dès ce moment sa maladie mortelle. Rien ne put rendre le calme à son esprit agité; et malgré les soins de la plus touchante amitié, malgré les secours de l'art les mieux entendus, sa maladie fit des progrès rapides. Cependant on espérait encore, lorsqu'une inflammation cérébrale survint et détruisit toute illusion. Enfin, après cinq jours d'une déchirante agonie, la

mort mit un terme à ses douleurs, et le malheureux Girard, après avoir reçu les secours de la religion, expira le 22 octobre, dans les bras de son père et de sa jeune épouse éplorée.

Cette perte est irréparable pour la médecine vétérinaire. Girard était du nombre de ces hommes dont la nature est avare, et que le sort se plaît quelquefois à nous ravir pour nous en mieux faire sentir le prix. Il possédait les connaissances les plus étendues en médecine et en littérature; son esprit était juste et profond, son caractère droit et loyal. Il eut plus que personne contribué à reculer les bornes de la science et à la placer au rang qu'elle devrait occuper depuis long-temps. Véritablement digne du nom qu'il portait, il l'eut rendu plus cher encore aux vétérinaires. On doit le regretter, moins pour ce qu'il avait fait, que pour ce qu'il devait faire un jour. Girard n'est plus! mais il ne mourra pas; son nom est inscrit dans les annales vétérinaires, et désormais placé près des *Bourgelat*, des *Flandrin*, il passera comme eux à la postérité.

Toutes les personnes qui l'ont connu le regrettent; ses amis et ses élèves le pleureront toujours.

FIN.